

Cahier critique - Cinéma

## Tant qu'il y aura des hommes

Paul Thomas Anderson, *The Master*, Canada / 2012, 70 mm, 144 min.

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 299, printemps 2013  
La contre-culture dans le Québec inc.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2013). Compte rendu de [Tant qu'il y aura des hommes / Paul Thomas Anderson, *The Master*, Canada / 2012, 70 mm, 144 min.] *Liberté*, (299), 52-52.

# Tant qu'il y aura des hommes

Grandeur et déchéance des maîtres du monde dans le dernier Paul Thomas Anderson.

APOLLINE CARON-OTTAVI

TOUT COMMENCE sur une plage du Pacifique, où des marines se défourent, boivent, sculptent une sirène en sable. Ou plutôt, tout commence sur un casque de soldat surplombant deux yeux fous, un casque qui suffit à Paul Thomas Anderson non seulement à camper l'arrière-plan de son film, mais à nous annoncer que nous allons passer deux heures avec un homme dont nous ne pourrions jamais tout à

fait percer la coquille. Freddy Quell, l'homme au casque, et les autres soldats égarés sur cette plage sont en quelque sorte l'envers cache-mardesque du paradis retrouvé que s'inventait le fuyard Witt au début de *The Thin Red Line* de Malick. Puis, c'est l'océan agité à l'arrière d'un bateau, coupe récurrente de *The Master*, chapitrant autant qu'il complique sa ligne temporelle : nous sommes dans l'après-guerre d'une Amérique florissante, à l'image des sourires fièrement crispés et des mentons pointés vers la réussite que Quell fixe sur ses

Anderson est capable d'inventer des personnages qui portent sur leur dos l'histoire américaine, qui l'incarnent jusque dans leur folie.

photographies de commande, dans un grand magasin au luxe démocratique.

Quand le Nouveau Monde n'a que cela à proposer, deux choses sont possibles : se comporter en anarchiste ou bien recréer son propre système au sein de la société, ouvert à tous ceux qui ne se reconnaissent pas en elle. Anderson fait se croiser ces deux voies,

en mettant sur la route de Freddy le bateau de plaisance d'un gourou bon vivant, Lancaster Dodd – le personnage est inspiré du fondateur de l'église de scientologie; mais le film se dirige évidemment ailleurs, au-delà. Autour d'un verre de liqueur douteuse survient

**PAUL THOMAS ANDERSON**  
*The Master*, Canada /  
2012, 70 mm, 144 min.

entre les deux hommes une sorte de coup de foudre, dont on ne saura jamais l'exacte nature : Dodd ne fait-il que manipuler Quell comme un cobaye, l'adopte-t-il comme un

fil plus docile que le sien, s'en sert-il comme d'un double destructeur pour mieux asseoir son empire ou, au contraire, pour être mis en échec alors que tout est trop facile? Sûrement tout cela et rien de cela à la fois. Quell s'applique à exécuter les méthodes de Dodd à la lettre afin de faire partie des siens, tout en étant parfaitement incapable d'y arriver : son zèle de chien de garde l'exclut du cercle, son jusqu'au-boutisme l'empêche de coller à l'image policée et respectable de la « Cause ». On a là la rencontre la plus fascinante de ces dernières années entre deux acteurs : Philip Seymour Hoffmann, rouge et explosif, en mégalomane déjà trop vieux et trop gros pour le rôle à la Kane que s'octroie Dodd, dont le charisme (dans la dimension première et inquiétante de ce terme aujourd'hui à la mode) fait oublier l'absence de réel talent. Face à lui, le dos courbé, presque bossu de Joaquin Phoenix, sa démarche de primate, ses épaules rentrées en avant; son rictus et ses yeux fiévreux comme continuation logique de ce corps d'insecte. On se souvient du dos cassé en deux de Daniel Day-Lewis alias Plainview dans *There Will Be Blood*, blessé le jour même où il pose la première pierre de son empire. Anderson est capable d'inventer des personnages qui portent sur leur dos l'histoire américaine, qui l'incarnent jusque dans leur folie.

Mais on se souvient aussi d'un autre dos : celui, massif et raidi, du père vétéran dans le *Tree of Life* de Malick, porté par un Brad Pitt

alourdi et aigri. À un an d'intervalle, deux films dont les héros traînent leur destin coupé net comme une carcasse. Deux films qui posent aujourd'hui à l'Amérique – et à l'Occident – la question de l'après-guerre. La question des après-guerres pourrait-on dire (car il ne cesse d'y en avoir de nouvelles), ou encore l'impression plus sourde de vivre un état permanent d'après-guerre. Plus ambitieux qu'une chronique de la scientologie ou du pouvoir de la religion, *The Master* explore ce moment fragile où le besoin de recréer un monde possible se transforme en la reproduction de l'oppression qu'il fallait contrer, tant on cherche à l'oublier. Ce moment imper-

*The Master* explore ce moment fragile où le besoin de recréer un monde possible se transforme en la reproduction de l'oppression.

ceptible où l'utopie vire à la mascarade grimaçante, où la soif de croyance devient une soif de pouvoir, où ceux qui ont souffert ne trouvent comme moyen de recréer une communauté que celui d'en exclure le reste du monde. Et pourtant, on ne peut qu'être fasciné par la façon dont Dodd et Quell se tiennent mystérieusement l'un l'autre, littéralement, jusqu'à se rouler ensemble dans l'herbe comme deux enfants. Mais on ne cesse aussi d'être déçu, tout comme ils se déçoivent mutuellement : de la fidélité aveuglée de Quell que l'on aimerait voir ruiner ce nouveau pouvoir, de la volonté de Dodd d'étouffer la marginalité absolue dont lui-même est incapable. Une amertume qui rappelle les grandes figures du cinéma et de la littérature américaine – leurs effondrements à la fois tragiques et pathétiques, leur médiocrité grandiose – sans que l'on puisse jamais en reconnaître précisément une. C'est dans cette ambiguïté que *The Master* est un grand film, dans l'opacité de cette rencontre incertaine dont on finit par se demander si elle ne contient pas une part de fantôme; dans la part d'inconnu qui passe entre deux regards, dans l'intimité de gros plans qu'Anderson choisit pourtant de filmer en 70 mm. Les remous de l'océan à l'arrière d'un bateau, un homme et sa sirène de sable : au dernier plan du film, on peut penser que rien n'a changé. Ou presque. Et de se souvenir de la dernière phrase de *The Great Gatsby* : « Et nous luttons ainsi, barques à contre-courant, refoulés sans fin vers notre passé. » **L**